

Spirale

Denise Bombardier écrivaine : Pourquoi tant de haine? / Denise Bombardier, *Une enfance à l'eau bénite*, Seuil, 222 p. / Denise Bombardier, *Tremblement de coeur*, Seuil, 174 p.

Chantal Savoie

Les médiatiques
Numéro 183, mars-avril 2002

URI : id.erudit.org/iderudit/17693ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN 0225-9044 (imprimé)
1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Savoie, C. (2002). Denise Bombardier écrivaine : Pourquoi tant de haine? / Denise Bombardier, *Une enfance à l'eau bénite*, Seuil, 222 p. / Denise Bombardier, *Tremblement de coeur*, Seuil, 174 p.. *Spirale*, (183), 26-27.

Tous droits réservés © Spirale magazine culturel inc., 2002

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org



DENISE BOMBARDIER ÉCRIVAINNE

POURQUOI TANT DE HAINE ?

UNE ENFANCE À L'EAU BÉNITE de Denise Bombardier

Seuil, 222 p.

TREMBLEMENT DE CŒUR de Denise Bombardier

Seuil, 174 p.

JOURNALISTE chevronnée et personnage hautement médiatisé, Denise Bombardier amorce sa carrière littéraire en publiant *Une enfance à l'eau bénite* aux éditions du Seuil en 1985. Parée d'une puissante « aura médiatique » où qu'elle aille et quoi qu'elle fasse, sa position de départ dans la course à la reconnaissance littéraire s'inscrit en faux contre l'idée qui voudrait qu'on entre en littérature comme dans une église, en se signant (à l'eau bénite?) et en silence. Comme l'écrivait en mars 1990 Réginald Martel, en guise de rappel, dans sa critique de *Tremblement de cœur*, le deuxième roman de Denise Bombardier : « Avec un peu de chance, l'entrée en littérature se fait discrète et la réputation s'acquiert lentement et sûrement. » Faute de s'être soumise à cette règle tacite — le corollaire sous-jacent de cette règle étant qu'un véritable écrivain de génie a besoin qu'on le découvre et a donc besoin du relais d'un grand critique non moins génial pour atteindre la renommée —, celle qu'on surnomme amicalement Madame B-52 s'est attiré les foudres du milieu littéraire québécois à chacune de ses parutions. Pourquoi tant de haine? Pourquoi déverser l'hostilité à pleines pages alors que de nombreux ouvrages jugés mauvais ou insignifiants passent tout simplement inaperçus? L'étude de la réception suscitée par les romans de Denise Bombardier révèle les traces d'un affrontement qui surpasse allègrement la somme des objections de la critique à l'endroit de la prose comme de l'auteure. C'est cet affrontement qu'il m'intéresse ici de traquer, dans le cadre de ce dossier sur *Les médiatiques*, d'abord en relevant et en classant les manifestations qui l'instituent, puis en tentant d'en révéler les véritables enjeux, qui semblent se situer au carrefour du goût du public et des jugements de la critique. Le déploiement de celle-ci dans les médias écrits à propos des ouvrages de Denise Bombardier est conforme à celui de la majorité des best-sellers : forte concentration des différentes interventions médiatiques dans les créneaux les plus publics de l'échelle de reconnaissance (les quotidiens et les hebdomadaires), et intérêt épisodique de la presse culturelle et spécialisée. Quant aux jugements portés sur les œuvres de Denise Bombardier, ils sont quasi unanimement négatifs, peu importe le périodique ou le commentateur. Les écueils formels

sont légion : « il ne suffit pas de savoir accorder ses verbes pour faire une œuvre littéraire » (Jean-François Chassay, « Maria Chapdelaine s'émancipe », *Spirale* n° 53, juin 1985, p. 3); « Reste l'écriture. Restera l'écriture, qui malheureusement ne dépasse pas celle d'un écolier bûcheur et un peu doué » (Réginald Martel, « N'importe qui peut écrire, mais n'importe qui n'est pas pour autant écrivain! », *La Presse*, 24 mars 1990, p. K2); « des énumérations agglutinées, qui approchent de près la note de service » (Reine Bélanger, [*Tremblement de cœur*], *Nuit blanche* 41, septembre 1990, p. 11), etc. Toutefois, en contrepoint à ces disqualifications du texte, les critiques formulées à l'endroit des ouvrages de Denise Bombardier révèlent une somme importante de remarques qui prennent leur sens par rapport au contexte littéraire dans lequel se fait la réception des romans. Deux grands ancrages contextuels dominent cette seconde manifestation de résistance : celui des rapports entre la littérature québécoise et la littérature française, et celui de la valeur marchande de la littérature à l'ère de la société médiatique.

La France et nous

Lorsque vient le temps de donner la mesure de l'intérêt des ouvrages de Denise Bombardier, nombre de raisonnements de la critique se comprennent en regard du contexte des rapports littéraires entre la France et le Québec. La publication de Denise Bombardier au Seuil, de même que le recours à la sanction de la critique française pour contrer les attaques du milieu littéraire québécois, ainsi que le folklorisme implicite dans le recours à un destinataire français (surtout pour *Une enfance à l'eau bénite*) sont efficacement condensés dans la critique intitulée « Maria Chapdelaine s'émancipe » que signait Jean-François Chassay dans les pages de *Spirale* en 1985. D'entrée de jeu, et à la manière de Bombardier, il met ironiquement sur la sellette le destinataire français du texte dans une note de bas de page : « [...] je précise que "platte" signifie "plat" ou plutôt "particulièrement plat" chez nos peuplades autochtones ». Le parti pris de s'adresser à un lectorat français équivaut donc, aux yeux de Chassay, à un mépris du destinataire québécois. Mais du grand ensemble recouvert par ce destinataire,

c'est la critique littéraire qui prend offense, et manifestement pas les 45 000 lectrices et lecteurs d'*Une enfance à l'eau bénite* : « Parlant des critiques, elle disait [...] qu'il est normal qu'un individu qui travaille dans le domaine public suscite des inimitiés. Façon insignifiante de balayer la critique du revers de la main : s'ils n'ont pas aimé le livre, c'est par jalousie ou mesquinerie... » S'en prenant à la visibilité de l'auteure, Chassay assoit finalement son raisonnement sur l'inconvenance de voir Denise Bombardier se faire l'ambassadrice de la littérature québécoise en France, alors que tant d'autres œuvres auraient, selon lui, mérité cet honneur bien avant elle.

Le spectacle des médias

Quelques années plus tard, c'est encore une fois la visibilité démesurée accordée à Denise Bombardier qui suscite l'objection principale de Jacques Pelletier, objection qui se manifeste d'abord dans une critique de *Tremblement de cœur* publiée dans les pages de *Lettres québécoises*, puis dans le chapitre que Pelletier consacre à Denise Bombardier dans son ouvrage *Les habits neufs de la droite culturelle*, paru chez VLB en 1994.

En premier lieu, *Tremblement de cœur* est envisagé au titre d'épiphénomène de la « marchandisation » du livre à l'ère de la société du spectacle. Pelletier s'en prend d'abord aux mécanismes publicitaires qui assurent une importante visibilité au roman : « [...] passage accompagné d'un "scandale" à Apostrophes, lancement spectaculaire à Montréal [...], pleines pages de publicité dans *Le Devoir* et *La Presse*, interviews de l'auteure en page couverture [...], programmation d'un "débat" sur un sujet extérieur au livre, mais lui assurant néanmoins une extraordinaire caisse de résonance. »

Ici encore, la disproportion entre l'ampleur de la visibilité et la faible littérarité de l'ouvrage est clairement identifiée comme fondement de la critique. « Comment demeurer insensible à ce tam-tam destiné à annoncer les mérites d'un livre qui, dans les circonstances, ne devrait être rien de moins qu'une révélation? Sinon pourquoi tout ce bruit? » Le second terme de la proposition est encore plus révélateur de l'insatisfaction de nombre d'observateurs du milieu culturel : « Et s'il y a lieu de

protester, c'est contre le système qui organise et légitime de telles opérations qui se font au prix de la relégation au second plan, voire de l'occultation, d'œuvres de qualité. »

Des allures de polémique

La disproportion entre la visibilité accordée aux ouvrages de Denise Bombardier et la valeur que la critique québécoise attribue (ou n'attribue pas) à ces œuvres, qu'elle s'incarne dans les relents d'un colonialisme assumé ou qu'elle s'inscrive dans la foulée d'une dénonciation de la « spectacularisation » de la littérature, constitue bel et bien le grand lieu commun qui rassemble les différentes interventions médiatiques, ce qui s'apparente de plus en plus à une polémique. C'est du

l'inflation de la visibilité, le succès des ventes, le choix de l'éditeur, la situation de la littérature québécoise, le travail d'écriture, les chevauchements de l'écriture littéraire et de l'écriture journalistique, l'appartenance générique d'*Une enfance à l'eau bénite* et la part d'autobiographie dans le roman. Les questions d'André Vanasse ont le mérite d'être directes : « [...] comment réagissez-vous devant la critique patentée, non pas la "petite critique", c'est-à-dire celle qui fait circuler des ragots à votre sujet, mais celle qui, au nom des canons de la littérature et dont les noms sont éminemment respectés [...] considère que Tremblement de cœur est un échec littéraire, que ce roman ne présente aucun signe d'un talent littéraire? » Les réponses de Denise Bombardier ne sont pas moins directes : « [...] ce qui me sauve, c'est que

la quête du véritable objet de tant de haine. Si le recours à la sanction française pour contrer les reproches « locaux » réactive bel et bien un débat dont la littérature québécoise croyait être sortie, en filigrane, et au-delà d'un affrontement par institutions littéraires française et québécoise interposées, c'est la place occupée par la critique littéraire au sein de l'espace public qui semble constituer le véritable enjeu. Le fait que tout le poids de la critique, tant journalistique qu'institutionnelle, ne soit pas suffisant pour assener une leçon d'humilité à une auteure que sa renommée médiatique propulse au premier plan des préoccupations littéraires est en soi significatif. Mais l'est tout autant, sinon davantage, le fait de tenter de s'approprier une parcelle de la visibilité de Denise Bombardier en la faisant figurer en gros plan à la une d'un périodique littéraire alors que tous et toutes s'entendent pour en penser le plus de mal possible. Les périodiques littéraires seraient-ils assez retors pour mordre la main qui les nourrit?

Je t'aime, moi non plus

Comme en témoigne la réception des ouvrages de Denise Bombardier, les rapports entre les sphères littéraire et médiatique ont une longue histoire qui se joue sur le mode de l'attraction et de la répulsion. Bien que toujours perceptible et analysable (mais rarement perçu et analysé), le jeu de ce système de forces et d'influences atteint des sommets d'intérêt lorsque le déséquilibre entre l'influence des deux systèmes est sur le point de se rompre, c'est-à-dire lorsqu'il met en question l'autonomie même de l'un des deux champs, pour reprendre la terminologie de Pierre Bourdieu. Dans l'histoire de la littérature québécoise, le nom de Denise Bombardier suffit à lui seul à incarner les houleux rapports de force entre les deux sphères. La réception de ses romans, tout en s'avérant typique de celle des grands best-sellers des quinze dernières années, exacerbe le conflit de légitimité entre deux sphères littéraires, celle qui repose sur l'adhésion du public, et celle qui repose sur la sanction de la critique. En rappelant les dangers de voir se rompre l'équilibre entre les deux, le cas de la réception des romans de Denise Bombardier confirme l'intuition de Janice Radway, (dans *A Feeling for Books: The Book-of-the-Month-Club, Literary Taste, and Middle-Class Desire*) alléguant que la culture moyenne occupe l'espace culturel le mieux à même de mettre en question la pertinence des autorités littéraires à l'ère de la culture médiatique. Les enjeux de la haine et l'espace qu'on lui accorde se comprennent donc à la lumière de l'effacement progressif de la fonction critique des médias les plus publics, et la relégation du discours critique dans des créneaux qui souffrent de leur diffusion confidentielle. Les nombreux autres médiatiques dont traite ce dossier donnent à penser que le phénomène est en train de se répandre...



Langage fragile (les 150 masques) de F. et B. Haxhillari, 1999 DR

moins la conclusion vers laquelle converge l'entrevue avec Denise Bombardier menée par André Vanasse qui est parue dans *Lettres québécoises* en 1990, délicatement intitulée « Denise Bombardier : "Nos critiques littéraires? Des images de pères impuissants" ». Le contenu autant que le traitement médiatique de cette entrevue illustrent les deux termes d'un paradoxe qui nous rapproche de plus en plus du nerf de la guerre. Cet échange singulier entre le directeur de *Lettres québécoises* et la diva journaliste, véritable guerre de tranchée rhétorique, offre gracieusement un droit de réplique à Denise Bombardier en reprenant, sous une forme dialogique, les principales objections formulées au sujet de ses romans. (Il faut lire ainsi, à mon avis, l'ironique incipit d'André Vanasse, qui cite un article de Ginette Ravel dans le *Magazine 7 jours*, et ce faisant, replace Denise Bombardier dans le registre qui serait véritablement le sien, celui des magazines populaires et du vedettariat.) L'interview aborde successivement les reproches de la critique et leurs effets,

je publie à Paris. La vraie critique, c'est celle qui vient directement de là-bas. Or, en France, on me perçoit essentiellement comme un écrivain. [...] ces comptes rendus qu'on retrouve dans les journaux sont plus souvent qu'autrement des règlements de compte. Aucune loi, aucune norme qui soutienne leur démarche. Aucune logique non plus. C'est le règne de l'irrationnel. »

Le second terme du paradoxe s'incarne dans l'opportunité d'accorder un droit de réplique à Denise Bombardier dans les pages d'un périodique culturel comme *Lettres québécoises*. Pourquoi surenchérir alors qu'on critique justement la visibilité tous azimuts de Bombardier? Non seulement l'entrevue accompagne-t-elle la critique sévère de Jacques Pelletier parue dans *Lettres québécoises*, mais en outre, l'auteure figure en couverture du magazine, attisant ainsi la hargne jubilatoire d'une critique littéraire qui pourtant la décrie.

Ici, la somme des deux termes du paradoxe pourrait bien s'avérer un indice déterminant dans

CHANTAL SAVOIE